

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

JUIN 1947

EN DEUX MOTS ET PLUS

ROBERT MOSSÉ :

LA RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE MONDIALE

LOUIS-MARCEL RAYMOND :

CARTE ACTUELLE DE LA POÉSIE D'EXPRESSION FRANÇAISE   
(suite)

ROGER DUHAMEL : LE PREMIER AMOUR DE STENDHAL

JEAN-MARIE MORIN : PROPOS UNIVERSITAIRES

NOTES DE LECTURE

69

À MONTRÉAL — 2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL

# Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



## COMITÉ EXÉCUTIF :

Me Emile Massicotte, président  
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président  
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président  
Me Maurice Trudeau, c.r., secrétaire  
Lt. colonel Urgel Mitchell, trésorier  
M. Roger Duhamel, président du Comité de Publication  
M. Jules Labarre, président sortant de charge  
Dr Louis-Charles Simard, ancien président  
Dr Stéphen Langevin, ancien président  
Président d'honneur : M. Edouard Montpetit

## CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Roméo Martin et  
M. William Houde

Chirurgie dentaire : Dr Gérard Plamondon et  
Dr Jacques Demers

Droit : Me Paul Galt Michaud et Me Marcel  
Côté

H.E.C. : M. Jean Nolin et Jean C. Aubry

Lettres : M. Jean Houpert et M. Gérard  
Aumont p.s.s.

Médecine : Dr Roma Amyot et Dr Emile  
Blain

Médecine vétérinaire : Dr J.-A. Viau et  
Dr Joseph Dufresne

Optométrie : M. Edgar Lussier et M. Jean  
Hotte

Pharmacie : M. René Boudrias et  
M. Rodolphe Dagenais

Philosophie : M. Gérard Barbeau et Rév.  
Père Albert Landry, o.p.

Polytechnique : M. Marc Boyer et M. Roland  
Bureau

Sciences : M. Abel Gauthier et M. Roger  
Lamontagne

Sciences sociales : M. François DesMarais et  
M. Albert Mayrand

Théologie : M. l'abbé H.-G. Palardy et  
M. l'abbé Irénée Lussier

Le président de l'Association générale des  
étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette  
(H.E.C.)

Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.

Conseillers juridiques : Me Roger Brossard,  
C.R., Me Damien Jasmin, C.R.



## COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. Roger Duhamel, président, Robert  
Charbonneau, Dollard Dansereau, Jean-Marie  
Morin, Marcel Raymond.

## COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr  
Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean  
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr  
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques  
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

## COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie  
Beaugard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs  
Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest  
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand,  
Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbonneau,  
Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier,  
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



*L'Action Universitaire* est l'organe de l'Association générale des Diplômés  
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité  
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque  
mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

# SOMMAIRE



Le Referendum .....	3
La Reconstruction économique mondiale ..... <i>Robert Mossé</i>	4
Carte actuelle de la poésie d'expression française (suite) .. <i>Louis-Marcel Raymond</i>	8
Le premier amour de Stendahl .....	<i>Roger Duhamel</i> 11
Propos universitaires .....	<i>Jean-Marie Morin</i> 20
Notes de lecture .....	<i>R. D.</i> 23
Table des matières .....	27



# LE REFERENDUM

Aussi étonnant que cela puisse paraître, après plusieurs années, l'A.G.D.U.M. n'est pas encore complètement dégagée de la période d'organisation. Les débuts ont été difficiles : ressentiment, apathie, méfiance rendaient la tâche des fondateurs pénible. Aujourd'hui encore et malgré un progrès sensible, on ne se doute pas du dévouement que manifestent ces médecins, ces avocats, ces hommes d'affaires, ces hommes de lettres, ces ingénieurs, ces savants, ces religieux qui, chaque mois, consacrent une soirée entière aux intérêts de l'association. Et que dire des membres de l'exécutif qui se réunissent au moins une fois par semaine ? Et cela ne procure ni jetons de présence, ni décorations. Nos comités du Fonds des Anciens, des Recherches, des Fêtes, de Publication ont abattu une besogne qui pour n'être pas soutenue par une publicité tapageuse, n'en est pas moins estimable. Qu'en dépit de cela certains diplômés manifestent de l'impatience et soient étonnés du peu de rayonnement de notre association, cela ne nous scandalise pas mais appelle quelques réserves.

Près de 9000 diplômés sont inscrits au catalogue de notre association ; moins de 2000 payent leur cotisation. On admettra, croyons-nous, que ces chiffres ont cette éloquence particulière à certains politiciens : ils promettent beaucoup et donnent peu. Combien d'anciens assistent à l'assemblée générale annuelle ? Combien prennent part à nos manifestations ? Combien collaborent à l'Action Universitaire ? A chacun de répondre pour soi.

Si l'on nous dit : que l'association soit plus vivante, qu'elle s'occupe davantage des diplômés, nous rétorquons : faites votre part et l'association pourra, elle, atteindre son but principal, créer et entretenir un véritable esprit universitaire fait d'enthousiasme et de solidarité.

Cela est possible et de votre côté et du nôtre.

De votre côté : le millier de réponses au referendum reçues au secrétariat en est une preuve. Les centaines de lettres de commentaires qui accompagnent ces réponses en est une autre.

De notre côté : la décision prise par le Conseil Général à sa réunion du 30 mai, de donner suite au referendum et de répondre dans la mesure du possible à vos suggestions.

Des diplômés, avocats, médecins, ingénieurs, hommes d'affaires exercent en province. Dans certains centres, ils sont nombreux et aimeraient à se grouper dans une section. L'Action Universitaire leur consacrerait, à chacune de ses livraisons, une rubrique de nouvelles et compte dès maintenant sur leur collaboration.

Deurait-on tenir des réunions par promotions ? Sur cette question les avis sont partagés. Nous devons tenir compte que beaucoup de diplômés appartiennent déjà à des associations universitaires qui tiennent des réunions de ce genre. L'A.G.D.U.M. se défend d'entraver l'action de ces groupements. Bien au contraire. Mais il reste certainement une formule à trouver qui contenterait tout le monde et nous permettrait de réunir les anciens en dehors de l'assemblée générale annuelle.

L'Action Universitaire. Nous avons déjà reconnu ici même ce que notre revue avait d'imparfait. On veut bien nous laisser entendre cependant, qu'elle marque un progrès sur les publications précédentes. Jusqu'ici nous n'avons pu donner à l'Action Universitaire un caractère plus varié, ni la rendre plus volumineuse parce que : 1) le budget de la revue est solidaire pour une bonne part de celui de l'association ; 2) quelques universitaires seulement nous accordent leur collaboration en retour d'une rémunération ridicule.

Le Conseil Général se rend au vœu d'une très forte majorité de nos membres et désormais l'Action Universitaire sera trimestrielle. Le coût de revient sera abaissé ; la collaboration plus large, plus variée. Le Comité de Publication n'ignore pas les difficultés d'une telle entreprise mais il est confiant de la mener à bonne fin. Des rubriques nouvelles seront créées ; chaque livraison inscrira à son sommaire deux ou trois études, des articles, des nouvelles, une chronique de l'université, une chronique bibliographique et une tribune libre.

La quatrième et dernière question nous a valu des commentaires fort intéressants et qui révèlent que malgré tout, en dépit de griefs bien fondés, les anciens veulent travailler au bien matériel et spirituel de notre université. Ils réclament, et qui oserait en toute bonne foi les en blâmer, d'être représentés, en tant que diplômés ne serait-ce qu'à titre consultatif, sur les diverses commissions de l'université ou dans tous autres organismes qui, à l'avenir, pourraient leur être substitués. Encore une fois, cela n'est que juste et normal. et se pratique ailleurs avec succès. Le Conseil Général transmettra à qui de droit et en temps et lieux cette demande des diplômés.

# LA RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE MONDIALE

*Robert Mossé*

Quand on parle de reconstruction économique, on pense principalement à la réparation physique des dégâts et des destructions.

En vérité, le problème est beaucoup plus complexe. A l'analyse, on peut reconnaître cinq catégories de problèmes distincts.

Le *premier problème*, en quelque sorte physique, est celui de la *remise en état de l'appareillage de base*, qui fournit les facteurs élémentaires de l'économie moderne et qui, ayant un caractère d'utilité générale, ne préjuge en rien de la structure de l'économie. Il faut rétablir les routes, les chemins de fer, les ports; reconstituer le matériel roulant ou navigant, développer la production d'énergie. Ici la solution du problème est grandement facilitée par le simple fait que l'objectif est clairement défini. La principale difficulté consiste à mettre en oeuvre de façon efficiente les ressources existantes, c'est-à-dire à trouver de bons organisateurs ou animateurs et à leur donner l'autorité et la responsabilité nécessaires.

Le *deuxième problème* est celui de la *démobilisation économique*. Au lieu de produire des canons et des avions, il faut produire du beurre et de la viande, des vêtements et des chaussures, des maisons et du mobilier. La conversion à opérer, concerne

plus les stades supérieurs du processus de fabrication que les industries de base. En effet, l'énergie électrique, le charbon, les métaux, les textiles à demi-ouvrés, peuvent servir à des fins multiples; l'aluminium, par exemple, peut être utilisé dans la construction de maisons et dans le mobilier aussi bien que dans la fabrication de bombardiers. C'est donc dans les industries légères, de finition, que les transformations doivent être réalisées. Bien souvent, la démobilisation économique consistera surtout à *modifier la répartition des matières*, de l'énergie et de la main d'oeuvre plutôt qu'à transformer l'outillage. Dans bien des cas, l'outillage existe déjà et peut parfaitement être employé. Sans doute, cet outillage ancien ne permettra-t-il pas toujours de produire avec le prix de revient le plus bas possible. Mais dans les circonstances présentes, l'essentiel est de produire une certaine quantité physique de biens avec les moyens dont on dispose plutôt que de rechercher la perfection. Soit dit en passant, lorsque l'on tient compte du fait que l'outillage ancien est déjà amorti et que l'outillage nouveau doit être payé en devises rares, il peut arriver que l'emploi d'un équipement ancien soit la solution économiquement la plus avantageuse.

Entendue en un sens large, la démobilisation économique comporte également la li-

quidation de la structure économique et des courants d'échange qui avaient été imposés par l'Allemagne et par le Japon avant la guerre ou pendant la guerre. En fait, pendant dix ans, les nazis avaient réussi, par la ruse et la violence, à modeler une économie européenne subordonnée à l'Allemagne. L'Allemagne absorbait une forte proportion des productions agricoles et des matières premières et fournissait, en un échange inégal, un certain nombre de produits industriels. Certes, il s'agissait là d'une exploitation systématique, mais le mécanisme fonctionnait et les exploités pouvaient subsister. Aujourd'hui, entre les différents pays d'Europe, les échanges commerciaux sont plus difficiles qu'ils ne l'étaient sous le régime nazi. Ainsi s'expliquent les plaintes sur le "grand vide" laissé par l'Allemagne. De même, la libération des esclaves est temporairement préjudiciable à l'esclavage lui-même qui perd la maigre pitance et la sécurité relative dont il jouissait. Il ne pourra bénéficier de sa liberté que plus tard, lorsqu'il aura trouvé un emploi, un nouveau mode d'existence et lorsqu'il aura pu s'intégrer dans un ensemble nouveau. Pour le moment, les différentes économies européennes sont comme les pièces détachées d'un mécanisme cassé et la réorganisation d'une économie européenne est une des questions majeures de la reconstruction économique.

Enfin, dans la démobilisation économique, il faut tenir compte des développements de la production qui sont intervenus sur le continent américain et dans l'Empire britannique. Les productions agricoles ont augmenté dans de fortes proportions; le danger ne s'est pas encore révélé, mais chacun sait qu'il y avait déjà avant la guerre, des surplus agricoles très difficiles à écouler. Lors-

que la production agricole de l'Europe aura retrouvé le niveau de 1938, on risque de se trouver en présence d'une grave crise de surproduction agricole. L'Amérique et l'Empire britannique ont également développé leurs industries et appris à se passer de l'Europe et d'une partie de l'Asie. Ils ont plus à vendre et moins à acheter. Comment pourra-t-on liquider la mobilisation économique des pays demeurés dans l'orbite des Nations Unies? Faudra-t-il qu'ils réduisent leur production? Ne vaudrait-il pas mieux, afin d'éviter de réaliser l'équilibre par le bas, développer, dans les pays ex-occupés par l'Axe, des productions susceptibles de fournir des contre-parties aux productions excédentaires du continent américain et de l'Empire britannique?

Le troisième problème de la reconstruction économique sera de s'adapter aux changements techniques des dernières années. Après 1918, l'industrie automobile non seulement avait révolutionné les transports, mais encore avait transformé la structure géographique de l'économie et les rapports entre la ville et la campagne. Après 1945, la capacité de production de l'industrie aéronautique et le développement d'un réseau de transports aériens à grande distance sont de nature à modifier radicalement les relations économiques internationales et la position respective des divers pays. Le rôle des ports va se trouver amoindri. Les lignes de communication vont changer de configuration. Un pays comme la France qui servait de charnière entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique risque de se voir dépossédé d'un trafic important, à partir du moment où passagers et marchandises vont directement de New York à Vienne et de Londres au Caire. Les rapports entre fournisseurs et clients sont également bouleversés. Des lé-

gumes de Bretagne, le beurre des Charentes, les fruits de la Vallée du Rhône risquent d'être supplantés sur le marché anglais par les produits de Floride et de Californie, qui par avion peuvent arriver plus vite et en parfait état de conservation. Naturellement, les plans de reconstruction devront tenir compte de ces bouleversements, déjà effectués ou prochains.

Le développement des métaux légers est en train de modifier les procédés traditionnels de fabrication basés sur le fer et le bois. A l'âge de l'aluminium, les industries du mobilier, du bâtiment et de l'automobile sont gravement menacées et doivent affronter une crise de transformation. D'ici quelques années, l'énergie atomique imposera un grand nombre de changements. Dès maintenant, des milliers de techniques nouvelles ont été mises en application dans certains pays, tandis que d'autres *marquaient le pas*. Ces derniers auront donc à *courir* pour rejoindre les premiers. Mais le problème est rendu difficile par le fait que les pays distancés sont aussi des pays affaiblis, convalescents, qui ont besoin de se suralimenter, de se ménager et même de *marcher avec des béquilles*.

Le *quatrième problème* — et l'un des plus difficiles — est celui de la *mise au point des régimes économiques nouveaux*. Dans la plupart des pays du monde, le capitalisme libéral est un régime disparu. Partout se sont développés des régimes nouveaux, qui se caractérisent par l'*intervention accentuée de l'Etat dans l'économie*. Mais, l'Etat est encore très inexpérimenté dans l'accomplissement de ses nouvelles fonctions et l'un des enseignements majeurs de l'histoire économique de ces dernières années est la nécessité de redonner une large

place à l'initiative individuelle, à la responsabilité personnelle, à la souplesse dans les procédés de direction économique. Tandis que le système économique est remis dans le creuset, l'une des questions majeures est de savoir qui, dans le monde nouveau, remplira le rôle actif que remplissait autrefois l'*entrepreneur*. En fin de compte, le développement de la production repose essentiellement sur l'*élément humain*. La prospérité économique requiert des *initiatives* heureuses, des *talents d'organisation* et de création et si l'Etat doit jouer un rôle de plus en plus important dans l'économie, il faudra qu'il trouve des animateurs et qu'il leur donne les pouvoirs nécessaires, la liberté d'agir et des raisons d'entreprendre.

Le *cinquième problème* concerne les *relations économiques internationales* qui doivent être adaptées aux conditions politiques nouvelles. Il faut rétablir les courants d'*échange internationaux*. Cela implique non seulement un certain nombre d'opérations commerciales ainsi que la détermination des marchandises et services pouvant entrer dans le commerce international mais plus encore la mise au point d'un nouveau système de transactions multilatérales. L'ancien système de l'étalon or est aujourd'hui un simple souvenir et la mise en place du système de Bretton Woods appartient à l'avenir. En fait, la majorité des pays ont un système de contrôle des devises et de contrôle gouvernemental du commerce international. Les opérations commerciales internationales se font actuellement soit sous la forme d'accords bilatéraux qui sont peu satisfaisants, soit sous la forme d'opérations à crédit qui ne peuvent être que temporaires. *Il reste à trouver des formules nouvelles d'organisation des échanges internationaux*. Ces formules devront satisfaire deux conditions con-



traires. Elles devront permettre l'adaptation de chaque économie nationale aux possibilités d'échange international. Elles devront tenir compte des exigences propres à chaque économie nationale.

Ces cinq problèmes de remise en état, de démobilisation économique, de progrès technique, de régime économique et de relations internationales, quoique distincts, sont plus ou moins interdépendants. Quelquefois les solutions s'excluent mutuellement et il faudra établir des ordres de priorité.

Les *décisions majeures* devront être prises sur le plan national, car la reconstruction économique est avant tout un *problème intérieur* à chaque pays. La reconstruction doit être, pour chaque pays, *une occasion de*

*faire le point*. Chaque pays doit se fixer des *objectifs à long terme*. Mais, avant de mettre à exécution des programmes ambitieux, il faut *une période de démarrage*. Pour rendre ce démarrage possible, la première tâche doit consister à *redresser et à stimuler les énergies humaines et à coordonner leur action*. Il faut *d'abord* que les *peuples abattus ou résignés retrouvent le courage d'agir et d'entreprendre et la volonté d'améliorer leur sort*. Avant de reconstruire les usines ou d'importer des machines, il faut en quelque sorte *revitaliser les hommes* appelés à les faire fonctionner. C'est là un problème de redressement moral et spirituel, mais c'est aussi un *problème de niveau de vie*, PRIMUM VIVERE.



Nous remercions tous les anciens qui nous ont écrit à propos du referendum ; l'empressement et l'amitié qu'ils y ont mis est un encouragement et une preuve que l'A.G.D.U.M. a sa raison d'être.

# CARTE ACTUELLE DE LA POÉSIE D'EXPRESSION FRANÇAISE (suite)

*Louis-Marcel Raymond*

Poésie : exercice spirituel. Ce fut le titre d'un dense cahier de **Fontaine**. Ce pourrait être un programme. Spirituel au sens de souffle aussi bien qu'au sens de préoccupations supérieures, le poète imprimant à son oeuvre aussi bien son souffle personnel que sa profondeur, sa richesse intérieure.

La poésie catholique est une tradition française, pratiquée à tous les siècles par d'illustres artisans : le Père Cyprien de la Nativité, révélé par Valéry, Racine et Corneille, Lamartine. Plus près de nous, Max Jacob, Francis Jammes, Charles Péguy, Henri Ghéon, O. V. de Milosz, Paul Claudel, encore vivant.

Parmi nous, Raïssa Maritain rend témoignage à l'harmonie divine et y voit la source de toute poésie. Les images de son enfance russe se cristallisent au contact des toiles de Chagall : noces, roses et violons. Dans l'ombre de la cathédrale d'Auxerre, Marie Noël poursuit ses colloques avec la Vierge, étonnée de ce chant qui sourd d'elle. Luc Estang, Edmond Vandercammen voient un sens divin dans les catastrophes qui s'abattent sur les hommes. Louis Lefebvre revit les stations du Chemin de la Croix :

*J'ai planté la Croix dans mon coeur  
Un grand choc quand je l'ai dressée . . .*

Patrice de la Tour du Pin entre en poésie comme on entre en religion et

se soumet à d'exigeantes règles : la pratique des Pères et la vie recluse.

La littérature contemporaine abonde en poètes catholiques, qui pratiquent cette offrande du monde qui est la base même de la poésie, parfois avec douceur, comme Loys Masson, Pierre-Louis Flouquet, Jean Tordeur, parfois avec violence : Pierre Emmanuel. C'est par ces poètes d'ailleurs que bien souvent les écrivains d'autres pays ont accès à la poésie française. Si la Suisse reste sensible à la leçon d'austérité de Malarmé et d'austérité et écoute le vent romantique d'Outre-Rhin, la poésie belge dans l'ensemble puise un catholicisme généreux au contact fervent de Milosz et de Claudel.

Au Canada, on retrouve l'influence de Marie Noël et de Patrice de La Tour du Pin chez Rina Lasnier, celle du Claudel le plus abrupt chez Gustave Lamarche. En revanche, c'est auprès de Valéry que s'inspirent un Pierre Baillargeon, un Gilles Hénault, alors que certains poèmes de Clément Marchant évoquent la fraternité de Jules Romains et la simplicité de Francis Jammes. Mais les moyens et l'inspiration restent personnels et reflètent un cadre différent. Très personnelles aussi l'oeuvre d'Anne Hébert et celle d'Alain Grandbois, la première cherchant à mettre ses songes en équilibre, le second en marche vers les

"îles de la nuit", à coups de grandes strophes mystérieuses qui rappellent parfois St-John Perse.

Fait important : les poètes canadiens ont rattrapé le temps perdu. Longtemps, ils avaient la spécialité de se placer à la remorque des écoles littéraires françaises, mais avec un retard important, imitant les Parnassiens longtemps après la mort du dernier. Aujourd'hui, poésie et peinture canadiennes sont entrées dans le jeu.

S'il fallait caractériser maintenant la poésie antillaise, ce qui saute aux yeux c'est son violent caractère de revendications sociales. Après tant de siècles de brimades, le Noir a la peau écorchée : romans de Richard Wright, poème d'Aimé Césaire. Les écrits, prose et vers, de Jacques Roumain sont à cet égard caractéristiques :

.....  
nous autres  
les nègres  
les niggers  
les sales nègres  
nous n'acceptons plus  
c'est simple  
fini  
d'être en Afrique  
en Amérique  
vos nègres  
vos niggers  
vos sales nègres  
nous n'acceptons plus  
ça vous étonne  
de dire : oui missié  
en cirant vos bottes  
oui mon pé  
aux missionnaires blancs  
ou maître  
en récoltant pour vous  
la canne à sucre  
le café  
le coton  
l'arachide . . .

La poésie d'Aimé Césaire "belle comme l'oxygène naissant" (Breton) est d'une intempérance étourdissante. Celle de Magloire Ste-Aude ou de Flaviva Léopold est pleine de nostalgie française.

Enfin à ceux qui colportent la nouvelle que le génie français est épuisé, qu'il est incapable de prolongement ou de renouvellement, que cette anthologie porte témoignage de la vitalité d'un art que les grandes catastrophes fécondent toujours, créant des conditions telles que la poésie devient le seul refuge.

Plaintes sourdes qui montent des prisons, cris poussés dans l'exil, preuves de fidélité données par toutes ces nations ou la langue française garde tout son prestige, son pouvoir d'envoûtement, sa puissance de sortilège, telles sont les dominantes de la poésie des années qui vont de juin 1940 à la libération, cadre fixé à cette anthologie. En même temps, occasion pour les poètes de voir ce que chacun a fait de son côté, durant cette interminable période où seuls quelques vers d'Aragon ou d'Eluard apportés par nos aviateurs révélaient au monde libre que le vieux coeur de Paris battait encore.

Nous nous sommes — à peu d'exceptions près — limités aux seuls poètes vivants. Mais comment ne pas au moins écrire au seuil de ce livre les noms de St-Pol Roux (1861-1940), première victime de la guerre, et de Robert Desnos (1900-1945), qui fut la dernière. Avec quelle émotion n'ai-je pas vu, par un pluvieux petit matin d'octobre, la tombe de bois blond qui contenait ses cendres, entrer à St-Germain-des-Prés, suivie de ses amis.

Et Paul Valéry (1871-1945), qui dort maintenant dans le cimetière de Cète. Max Jacob (1876-1944), qui mourut à Drancy, portant l'étoile jaune, et

dont Jean Cocteau alla arracher le corps à la fosse commune. Et Henri Ghéon (1875-1943), mort au moment où nos soldats débarquaient en Normandie, et qui comptait tant d'amis en Belgique, au Canada. **Arts** a publié ces derniers vers, des chansons charmantes comme son âme.

Quant aux lettres canadiennes, elles portent toujours le deuil de leur plus grand poète : St-Denys Garneau (1912-1943). Son soudain silence l'apparente à Rimbaud et il a laissé des vers qui plongent au plus pur de l'enfance. N'a-t-on pas dit de la poésie qu'elle était de l'enfance retardée ?

*Ne me dérangez pas je suis profondément  
[occupé  
Un enfant est en train de bâtir un village  
C'est une ville, un comté  
Et qui sait*

*Tantôt l'univers . . .*

Puisse cette anthologie connaître pour le plus grand bien de la poésie la plus large diffusion des deux côtés de l'Atlantique. Qu'elle relie par les invisibles liens du chant les peuples des deux hémisphères, depuis les glaces du pôle jusqu'à l'Equateur, là où la terre se ceint d'un pagne végétal.



Le prochain numéro de L'Action Universitaire paraîtra en octobre. Il s'agit d'un numéro spécial consacré aux sciences, aux lettres et aux arts au Canada français.

# LE PREMIER AMOUR DE STENDHAL

Roger Duhamel

Aucun écrivain n'a peut-être ouvert un plus large crédit à la postérité que Stendhal. Les oeuvres qu'il publiait ne parvenaient pas en général à obtenir la faveur du public. Il s'en consolait philosophiquement en remarquant qu'il se contentait d'écrire pour un petit nombre — les **happy few** — et qu'il serait lu et apprécié aux environs de 1935. La prévision était juste, sauf qu'elle s'est révélée un peu pessimiste. Il y a plus de dix ans qu'on a découvert Stendhal. Des zéloteurs fervents comme Romain Colomb, Paupe, Chermamy, Chuquet, Pierre Martino, Casimir Strienski, Paul Hazard et encore de nos jours Henri Martineau ont entretenu le culte de sa mémoire. Si bien qu'aujourd'hui aucun esprit cultivé n'a le droit d'ignorer Stendhal, l'un des plus importants romanciers français, l'un des analystes les plus pénétrants du coeur humain.

De l'écrivain, du diplomate, du politique, de l'homme du monde, je ne vous dirai rien. Je ne vous entretiendrai pas de sa jeunesse à Grenoble, de sa découverte de Paris, de ses voyages en Allemagne, de son amour de l'Italie, de ses rêves, de ses échecs, de ses joies. Je veux plutôt borner mon propos à un amour de jeunesse, sans doute le plus désintéressé et peut-être aussi le plus vif qu'ait connu Henri Beyle. Auparavant, il me paraît toutefois indispensable d'essayer de comprendre la conception que se faisait de l'amour le jeune provincial descendu à Paris.

Pour nous y aider, nous avons de lui un curieux petit livre, **De l'amour**, qu'il

publia en 1822, alors qu'il n'était plus un tout jeune homme, où il a mis beaucoup de ses expériences personnelles, mais qu'il ne faut pas trop prendre au pied de la lettre, car Stendhal affectionnait de déguiser ses sentiments et il n'était plus à l'âge de la candeur. On y trouve néanmoins son analyse célèbre de la naissance de l'amour; on remarquera au passage les tendances systématiques de cet esprit nourri de l'idéologie en vogue de son temps, des ouvrages d'Helvétius, de Destutt, de Tracy et de Cabanis. Voici comment les choses se passent (et je respecte rigoureusement l'ordre suivi par Stendhal):

1) **l'admiration.**

2) **on se dit: "Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir! etc."**

3) **l'espérance.**

4) **l'amour est né.** Et ici Stendhal donne une définition: "**Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime**". Voilà une conception toute totalitaire et qui n'a guère varié au cours des siècles.

5) **la première cristallisation commence.**

6) **le doute naît.**

7) **seconde cristallisation . . . L'aimant erre sans cesse entre ces trois idées:**

1° **Elle a toutes les perfections;**

2° **Elle m'aime;**

3° **Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible?**

On doit se demander ce qu'entend Stendhal par cette cristallisation, qui constitue l'accomplissement de l'amour. L'idée lui en est venue par ce qu'il a vu lui-même ou plutôt, semble-t-il, par ce qu'on lui a raconté des mines de sel de Salzbourg. Il arrive qu'on jette dans la mine un rameau effeuillé. Quand on le retire, plusieurs semaines plus tard, il est couvert de cristallisations brillantes, il y a partout des diamants mobiles et éblouissants qui empêchent de reconnaître le rameau primitif. **Ce que j'appelle cristallisation,** conclut Stendhal, **c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections... En un mot il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.**

Tout cela est évidemment plus compliqué à énoncer qu'à ressentir. La formation scientifique de Stendhal se donne libre cours dans l'exploration du domaine des sentiments. En pratique, les amoureux ne raisonnent pas aussi pertinemment sur leurs penchants. Henri Beyle lui-même, quand il s'éprendra de Mélanie Guilbert, dite Louason, pourra volontiers intervertir l'ordre de son tableau synoptique. Néanmoins, il ne cessera jamais de s'interroger lui-même sur son comportement et il trouvera dans les angoissantes questions qu'il se pose des justifications, des défaites et des retards que lui infligent sa timidité, sa sensibilité malade et son invincible orgueil.

Avant de connaître Mélanie, Beyle s'est enflammé pour une fille de Grenoble, Victorine Mounier, qui n'a guère répondu à son appel, et pour sa petite cousine Adèle Rebuffel, qui lui donne bien une mèche de ses cheveux et l'embrasse dans l'escalier—à quatorze ans, elle ira loin!—, mais Adèle n'est pas femme à comprendre la passion de son cousin Henri, qu'elle a toujours jugé un

peu bête. C'est Mélanie Guilbert qui sera donc le grand amour de sa jeunesse. Quand il la rencontre, son cœur est disponible et a soif d'aimer. Elle s'est trouvée là, à point nommé, et c'est tout. Une autre sans doute l'eût également ravi, mais c'est elle qu'il a remarquée.

C'était une petite actrice qui rêvait d'entrer un jour à la Comédie-Française. Son profil avait quelque chose de grec qui retenait. Très gracieuse, elle avait des yeux immenses et bleus, des yeux qui avaient beaucoup pleuré. Car sa jeunesse avait été pénible. La mère avait un caractère de harpie et son frère était un assez triste sire. Des rivales l'avaient fort malmenée. Au surplus, il lui restait, d'une liaison passée, une fillette dont elle devait assumer l'entretien. Henri Beyle n'est-il pas tout indiqué pour consoler cette pauvre enfant. Mais il a souvent des doutes. Il ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle a passé entre beaucoup de mains: "Hoché, le rédacteur au **Publiciste**; Saint-Victor, le poèteureau, auteur de l'**Espérance**; Martial Daru, qui la traite comme une femme qu'on a eue, et lui donne des coups de cravache tandis qu'elle répète **Phèdre**; Blanc, Wagner, Chateaufort, tournent présentement autour d'elle; et tous ceux qu'on ne connaît pas, toujours plus nombreux que ceux que l'on connaît. Est-elle capable d'un amour sincère? Ou cherche-t-elle un homme riche?" (Paul Hazard).

On sait que Stendhal, pendant un temps, s'est beaucoup intéressé au théâtre. Il a même rêvé de devenir auteur dramatique et les extraits que nous connaissons de sa pièce intitulée **Le tellier** nous convainquent qu'il a été bien inspiré de renoncer à ce projet. Il a pris toutefois des leçons d'élocution et de diction, notamment chez Dugazon, où il a rencontré Mélanie, une camarade de cours. Ce n'est pas le coup

de foudre: simplement un sentiment tendre, qui ira s'accroissant, le désir surtout de peupler la solitude de son cœur, de le meubler d'une présence féminine.

S'il n'était du **Journal** de Stendhal, qu'il tenait assez régulièrement en ces années, nous ignorerions à peu près tout de cette passion. Grâce aux notes qu'il inscrivait au jour le jour, nous pouvons en préciser la naissance, en connaître l'évolution et les traverses. Nous pouvons surtout nous rendre compte de la réserve excessive d'Henri Beyle, qui faillira lui faire perdre la partie et renoncer, à l'entreprise de la conquête avant même que de l'avoir entamée. Et pourtant, Mélanie, qui n'était point vulgaire, n'appartenait pas non plus à la catégorie des femmes farouches, qui s'offensent d'une oeilade et crient à l'assassin à une simple pression de la main. C'est en février 1805 que son nom apparaît pour la première fois dans le **Journal**. Les premières confidences à ce cahier ne témoignent pas d'un enthousiasme effréné. Il écrit: "J'ai reconduit Louason chez elle; j'ai presque envie de m'attacher à elle, cela me guérira de mon amour pour V. Je goûterai avec ma petite Louason toutes les douceurs de l'amour heureux et de la gaieté, jusqu'à mon départ pour Grenoble, mais il faut pour cela qu'elle ait une âme". Le garçon de 22 ans n'est pas encore épris; il ne souhaite que passer agréablement les semaines ou les mois qu'il lui reste encore à vivre à Paris. Il croit avoir trouvé la compagne par excellence pour atteindre ce but.

Il ne prend pas de temps à constater que le siège ne sera pas éternel, que la place pourra s'enlever à la galope. Quelques jours plus tard en effet, il note: "J'aurais eu Louason ce soir, si j'avais voulu, et je l'aurai quand je voudrai, voi-

ci l'histoire de ma journée". Il y a là une bonne part de l'incorrigible fatuité masculine et aussi, peut-être le désir de se rassurer: le poltron siffle en traversant une forêt pour se convaincre qu'il n'a pas peur. D'autant plus que Mélanie est une petite bourgeoise trop avisée pour se donner ainsi au premier venu. Il lui faut des garanties et certaine lettre dont nous parlerons le démontrera à l'évidence.

Ce n'est pas le souci de la morale qui la préoccupe davantage. "Nous parlions, écrit Stendhal, avec l'intimité de deux grandes âmes qui s'entendent; de temps en temps, elle me regardait avec les yeux altérés (légèrement chargés d'amour), sans rien dire. Elle m'a dit, avec une décence naturelle et pas du tout étudiée, qu'elle ne voulait point avoir d'amants avant ses débuts, de peur d'être grosse. Elle a dit cela sans se servir de ces termes et d'une manière aussi délicate que celle-ci est grossière... Elle m'a dit ensuite qu'elle ne m'aimait pas, avec un air charmant. La conclusion est que je l'ai embrassée et qu'elle m'a donné la permission d'aller la voir demain". Pour une femme qui ne l'aime pas, ce n'est tout de même pas mal! Il est vrai qu'elle avait les yeux "légèrement chargés d'amour"; cette charge légère est tout à fait amusante.

Il est temps maintenant que Stendhal nous présente une femme aussi adorable. Il s'en acquitte le 30 pluviôse, quand il écrit: "Elle s'appelle Mélanie Guilbert; elle est née à Caen, elle a un frère et une soeur et une mère qui, fille unique et fort belle, porta dans son ménage tous les défauts de son caractère, au point que son père mourant répondit à sa soeur, qui lui disait qu'elle allait écrire à sa mère absente: — Non, non, ma fille, laisse-moi mourir en paix. Une autre fois, elle lui donna un soufflet

devant ses enfants, il fit semblant d'en rire. Il paraît que le frère de Mélanie est un assez mauvais sujet, même crapuleux, mais délicat sur l'argent, au point de rendre à la famille d'un de ses amis 600 francs en billets que cet ami mourant lui avait laissés. Sa mère est tombée dans l'avarice. Elle était divine en me racontant cette histoire, j'étais assis à côté d'elle, la regardant en face, ne perdant pas un de ses traits, tenant ses mains dans les miennes; elle a bien senti que son âme tendre faisait effet; seulement j'ai un petit trait à lui reprocher, mais quelle est la femme qui n'est pas un peu coquette? Elle était vraiment attendrie, en parlant de son père, elle s'est essuyée deux fois les yeux, où il n'y avait point de larmes; je lui ai pris vingt baisers, elle ne se défendait pas trop; je crois qu'elle m'aime. Cette joie souriante et ce ravissement d'une âme sensible qu'elle a éprouvés, en me voyant, me le prouvent. Cependant, je l'avais un peu ennuyée la dernière fois, car, comme je lui disais: — Choisissons un signe que vous ferez quand je vous ennuerai; elle m'a dit: — Eh! oui, avec l'accent de la satisfaction..."

Le morceau est charmant et révélateur. Tout Stendhal est là, avec sa passion de connaître les êtres et de les atteindre jusque dans leurs retranchements les plus secrets, avec sa joie juvénile croyant découvrir un amour qu'il souhaite, avec aussi sa perspicacité qui ne le quitte jamais et lui fait ainsi remarquer que Mélanie s'essuie les yeux où il n'y a point de larmes. Rien ne lui échappe et tout le blesse, lui laisse deviner des abandons et des reprises, des abandons qu'il pourrait empêcher s'il consentait à être moins lucide, moins raisonneur, des reprises qu'il ne lui appartiendrait que de consolider par le don d'une confiance véritable. Déjà Henri Beyle n'est pas simple, il ne le sera jamais.

Il y a toujours deux hommes en lui, l'un qui observe minutieusement l'autre et le paralyse, à force de l'analyser impitoyablement. Stendhal se regarde agir, il étudie ses gestes, ses inflexions de voix, il accorde une grande importance à sa mise. Ainsi il écrit le 6 ventôse: "Je sors à trois heures et demie de chez Louason; j'ai été, pour la première fois de ma vie, brillant avec prudence et non point avec passion. Je me suis toujours vu aller, mais sans gêne pour cela, sans embarras; je crois que je n'ai jamais été si brillant, ni si bien rempli mon rôle. J'étais en gilet, culotte de soie et bas noirs, avec un habit (bronze-cannelle), une cravate très bien mise, un jabot superbe. Jamais, je crois, ma laideur n'a été plus effacée par ma physionomie". Enfin, il est satisfait de lui; le dandy qui désire tellement acquérir les habitudes du monde et l'élégance vestimentaire estime qu'il a marqué un bon point.

Stendhal passe par tous les degrés de la passion amoureuse. Ah! il sait bien que Mélanie n'est pas un prix de vertu, mais il se cherche des raisons pour égayer ses soupçons. Un personnage se voit beaucoup chez elle; qu'à cela ne tiennet! "Je crois que M. Le Blanc, loin d'être l'entreteneur, est tout simplement un homme de lettres qui lui raisonne ses rôles, mais qui a exigé le secret. En ce cas, quelle âme d'ange! Elle était loin de concevoir même mes soupçons, et que mes paroles grossières sont loin d'exprimer sa délicatesse! Elle m'aime et ne veut pas me le dire; lui montrer ma tristesse demain" (9 et 10 ventôse). Cette assurance de l'amour Stendhal ne l'éprouve pas toujours. Comme tout homme véritablement épris, il lui arrive de douter, il consent même à s'humilier à ses propres yeux pour s'expliquer que Mélanie ne peut décidément pas l'aimer. "Je crains d'être trop laid pour être aimé d'elle. Je crains que cette peur ne me donne un air gauche,



il faut la vaincre. Rien de si dégoûtant qu'un homme qui, au moment où il vous ennuie, se met à vous parler de son amour" )20 ventôse(. C'est ici le psychologue avisé qui s'exprime. Il oublie un instant l'objet de ses alarmes et de son feu pour inscrire une observation profonde. Stendhal ne sait pas encore qu'il créera **Le rouge et le noir** et **la Chartreuse de Parme**. Il emmagasine les réflexions qui ajouteront tellement à la connaissance jamais achevée du cœur humain.

On a beaucoup parlé du cynisme de Stendhal, de son amoralité. Je n'ai pas l'intention d'y contredire. Mais ces traits s'appliquent davantage à sa maturité. A ses débuts dans la vie, il a, comme tout jeune homme, traversé une période bénie où seule la pureté a du prix. Il n'ignore pas qu'il devrait davantage s'affirmer, mais il lui reste une part de l'inaltérable idéal de l'adolescent. "Arrivé chez elle, elle s'habillait. Je suis trop chaste dans ces occasions. C'est que je suis toujours Saint-Preux". Oui, il y a encore beaucoup de **la Nouvelle Héloïse** en lui; s'il s'efforce, comme il le répètera souvent, de **dérousseauiser** son style, il n'en est nullement arrivé à **dérousseauiser** ses sentiments.

L'amoureux se rend compte que pour pousser ses avantages, il devrait être plus audacieux. Il se console en pensant qu'un jour viendra où il ne piétinera plus sur place. "Dans six ans, je ne demeurerai pas un mois et demi pour en être à ce point-là avec une femme qui me plaira; je l'aurai probablement au bout d'un mois. Serai-je heureux au bout de quatre semaines? C'est le bonheur qui fait tout" (30 ventôse). L'amateurl' d'âmes est déjà lancé sur la piste; toute sa vie, il courra après le bonheur, comme après des papillons versicolores, toujours si beaux tant qu'ils volent en

liberté, et dont les teintes pâlisent dès qu'ils sont fixés au mur.

Je renonce à ouvrir de nouveau le **Journal** pour suivre pas à pas les industries, les ruses, les démarches, les hésitations, les timidités de Stendhal à la poursuite de Louason. Il dresse sans cesse des plans de bataille, il échafaude de savantes argumentations qui doivent la convaincre et l'amener à céder. Tout cela est irréprochable, quand nous le lisons. Quel audacieux! Quel impétueux Lovelace! Mais le lendemain, quand il grimpe au logis de Mélanie, ses belles dispositions s'évanouissent vite. Il y a toujours des gens dans la maison et Henri Beyle craint de ne pas briller suffisamment. S'il se trouve seul avec Mélanie, les mots lui échappent, il remet à plus tard, toujours à plus tard, la conquête définitive dont il rêve tout le jour. Les semaines s'écoulent, sans que rien ne vienne modifier la situation. Ou plutôt si, Mélanie s'attache à lui, même si elle dissimule son jeu, en jeune femme dont les expériences passées inclinent à la prudence.

Stendhal lui a proposé de vivre avec elle. Dans un accès de générosité, il lui offre même de subvenir aux besoins de son enfant, de la faire passer pour sa propre fille. On s'inquiète un peu à la pensée de la réaction fort prévisible de son père, Chérubin Beyle, qui juge son fils pour un fainéant, perdant son temps et son argent à Paris, au lieu de prendre un emploi. Mais le jeune homme compte sur une alliée sûre, sa soeur Pauline, demeurée à Grenoble et avec laquelle il ne cesse de correspondre. Ces lettres sont d'un vif intérêt. Elles nous montrent l'intimité intellectuelle et sentimentale d'un frère et d'une soeur. Beyle veut meubler le cerveau de Pauline; il lui adresse des plans d'études, des lectures à faire, un ordre de vie. Tout cela paraît souvent bien austère et l'on imagine que la jeune Pauline ne devait

s'astreindre à un régime aussi rigoureux. Son amour pour son frère lui fait accepter néanmoins toutes ses fantaisies. Ce n'est qu'après son mariage qu'elle se détachera un peu de lui et refusera de le suivre dans la voie qu'il lui trace.

Pour l'instant, Stendhal a décidé, dans sa fougue juvénile, de réunir tous les êtres qu'il aime le mieux. Pauline viendra à Paris, et l'on habitera à trois, et même à quatre, puisque la petite de Mélanie sera de la partie. Il engage sa soeur à écrire à Mélanie qu'il lui dépeint comme un grand coeur. En fait, une certaine correspondance s'ébauche entre les deux jeunes femmes. Mais le projet de réunion ne s'exécutera jamais.

Au printemps de 1805, Stendhal doit rentrer pour quelque temps dans sa famille à Grenoble. Il souffre à la pensée de quitter Mélanie qui ne lui a pas encore fourni les preuves qu'il attend d'un amour partagé. De Grenoble où il s'ennuie à périr, il lui écrit, le 20 juin 1805: "Tantôt je vous vois bonne et douce, comme vous avez été quelque fois, mais bien rarement, pour moi, tantôt froide, polie, comme certains jours chez Dugazon, lorsque je croyais que je ne vous aimais plus, et que je tâchais de ne m'occuper que de Félippe. (Félippe était une petite élève de Dugazon avec laquelle Henri Beyle entretenait un léger flirt pour essayer de piquer l'amour-propre de Mélanie) . . . Le pire des tourments est cette incertitude; d'abord, ce qui m'inquiétait, était de savoir si vous voudriez me répondre; actuellement c'est de savoir si vous souffrirez ma lettre. Il me semble que vous me haïssez, je relis toutes vos lettres en un clin d'oeil, je n'y vois pas la moindre expression, non pas d'amour, je ne suis pas si heureux, mais même de la plus froide amitié . . . Aidez-moi,

je vous en supplie, à me guérir d'un amour qui vous importune, sans doute, et qui, par là, ne peut faire que mon malheur; daignez me dire une fois ouvertement, ce que vous me dites dans toutes vos lettres sans l'exprimer. Actuellement que je les relis froidement et de suite, je crois que vous avez dû vous étonner de ce que j'aie été si longtemps à entendre un langage aussi clair. Une froideur aussi constamment soutenue en dirait bien assez, il est vrai".

Mélanie est alors rendue à Marseille où elle est la vedette de la troupe locale. Elle n'y est pas heureuse; les rivalités des acteurs la font souffrir. Au surplus, sa santé n'est pas bonne, sa poitrine l'inquiète et elle se demande si elle possède la résistance physique, nécessaire pour les emplois de la tragédie. Elle remercie Beyle avec effusion d'avoir dit à son ami Mante qu'il prendrait soin de la petite si la mère venait à mourir et d'en avoir parlé à sa soeur. Elle n'aime pas non plus le voir se torturer. "Savez-vous ce qui me fait de la peine dans vos lettres? Ce sont vos excuses. Je voudrais plus de confiance ou plus de franchise; c'est à vous de savoir lequel est le plus nécessaire. Vous ai-je jamais fait un reproche du ton familier que vous prenez quelquefois en m'écrivant? Eh! ne savez-vous pas que ce ton convient à mon coeur ainsi qu'à tout moi-même et que vous ne devez pas craindre de me déplaire en me donnant une marque d'amitié".

Effrayé de la santé défaillante de Mélanie, Beyle court la rejoindre à Marseille. Il vivra avec elle plusieurs mois et tentera l'aventure périlleuse du bonheur auprès de cette créature qu'il a tant désirée. Pour vivre, il devient commis chez M. Charles Meunier, épicier en gros, rue du Vieux-Concert. C'est un chapitre très peu connu de la vie de

Stendhal que son stage dans l'épicerie. On l'imagine assez mal passant sa journée dans la paperasse commerciale, s'occupant des importations et des exportations, étudiant le cours des denrées. Pour Mélanie, que ne ferait-il? Il vit dans l'enthousiasme et la ferveur d'un amour partagé et rien n'est au-dessus de ses forces. Mais cet amour est loin d'avoir les promesses de la vie éternelle. Stendhal ne saura jamais se fixer dans un amour, il entendra toujours l'appel du large...

Pour l'instant, tout va bien, notre héros nage dans la plus parfaite félicité. De Marseille, il écrit à sa soeur Pauline, le 1er octobre, une très longue lettre où éclatent à la fois sa joie et sa naïveté. Il l'entretient, comme il va de soi, de Mélanie. "C'est un caractère sublime qui ferait ton bonheur si tu la connaissais. Elle est comme toi et comme tout ce qui est trop parfait pour cette terre, gâtée par la mélancolie. Elle en a pris l'habitude; j'ai toutes les peines du monde à vaincre cette triste disposition. Elle ne voit que malheur dans la vie. Je tâche de lui montrer l'idéologie. Si je pouvais donner régulièrement des leçons de grammaire ou d'autres choses à cette âme ardente, elle oublierait de souffrir en apprenant, mais mon diable d'état me juggle". Et il ajoute aussitôt, sans la moindre transition: "C'est une très belle femme, une figure grecque, sévère, des yeux bleus immenses, un corps plein de grâces, elle est un peu maigre". Ne serait-ce pas l'**ami avec des hanches**, dont parle quelque part Baudelaire. D'autant plus que la petite comédienne est loin d'être sottie.

Une fois rentrée à Paris, Mélanie Guilbert n'est pas sans se rendre compte que la grande passion d'Henri Beyle à son égard se refroidit peu à peu. Elle note avec désenchantement l'apai-

sement de ce beau feu. Elle tait la douloureuse expérience de la véracité de ce vers cornélien: **Si l'amour vit d'espoir il s'éteint avec lui**. Si elle s'est montrée, dans les débuts, prudente et réservée, si elle a redouté s'engager à nouveau dans les noeuds d'une liaison dont elle a quelque raison de craindre le hâtif dénouement, elle a beaucoup aimé Stendhal, ses qualités intellectuelles l'on séduite et l'on devine qu'elle a été très fière d'avoir été distinguée par lui. Mais son amour, comme chez la plupart des femmes, n'a jamais cessé d'être clairvoyant. Elle ne perd pas de vue que son état de santé fort ébranlé, que l'avenir de sa petite fille en pension à Neuilly, exigent un établissement moins précaire. Elle est prête à la vie commune et durable; encore faut-il que Stendhal lui donne de solides raisons de croire à cette permanence. Or, elle devine chez lui un effort constant en vue de s'esquiver, de se dérober, de se refuser à un engagement définitif. Au printemps de 1806, elle reçoit une offre d'engagement pour un théâtre de Naples. Doit-elle l'accepter? Elle s'interroge elle-même et elle interroge Stendhal. De toutes façons, il lui faut une réponse nette, il importe qu'elle sache comment orienter sa vie, elle ne peut continuer de vivre dans le provisoire.

C'est alors qu'elle écrit à Beyle sa lettre du 10 juin, une longue lettre trop peu connue et que je voudrais avoir le loisir de vous faire connaître en entier, car elle nous révèle une femme de tête, en même temps que dotée d'une instruction au-dessus de la normale. Serait-ce là le résultat des quelques leçons de grammaire que Stendahl prétend lui avoir données à Marseille? Voici les premiers paragraphes de cette lettre, qui est presque un ultimatum: "Depuis six semaines, tu me répondras, dis-tu, demain, quand tu n'auras pas une

heure un moment d'ennui qui te trouble l'esprit. Bien, mon ami, il ne faut pas te presser. J'estimerai cependant davantage une marche franche à ces petits détours qui peuvent éluder ta réponse tant qu'il te plaira, mais non pas m'en imposer longtemps.

Je t'ai demandé: 1° Ssi, dans le cas où je pourrais suppléer par mes faibles talents à ce que te donnent tes parents, si, dis-je, tu me portais assez d'attachement pour sacrifier tes espérances de fortune dans le cas où il faudrait choisir entre ce sacrifice et celui de ma personne.

2° d'examiner lequel de nous a le sort le plus stable, afin que l'autre s'y abandonnât entièrement et que nous ne fussions plus forcés de nous séparer.

3° Si tu es assez faible ou si tu m'aimes assez peu pour me sacrifier à la volonté de tes parents, ou bien à tes projets d'ambition.

4° Enfin, si ton intention est bien de passer ta vie avec moi, de me la consacrer entièrement, quelque chose qu'il puisse en arriver, de me dire en galant homme, et après y avoir mûrement réfléchi, si c'est bien là ta volonté irrévocable, et de m'avouer le contraire si cela n'était pas.

J'attache ma tranquillité à cet éclaircissement; je te donne les témoignages de la plus vive tendresse, du plus tendre attachement; je t'en ai même donné des preuves incontestables, et à tout cela tu me réponds des lettres vagues, tu me dis que tu m'aimes toujours et que je le verrai bien dans quinze jours, époque à laquelle tu te promets d'être près de moi, ce qui veut dire que tu me feras beaucoup de caresses, de protestations, que tu seras bien aise de me voir, etc. C'est peut-être beaucoup dans ton esprit, mais ce n'est rien pour moi, surtout quand je songe à toute ta

conduite et même à ton caractère; je n'en suis pas plus persuadée que tu m'aimes comme je le souhaite et comme j'en ai besoin pour être heureuse, pour avoir le coeur content.

Je ne demande plus rien à présent; j'ai pu me faire illusion jusqu'à un certain point, mais mon coeur m'en dit plus que je n'en voudrais savoir. Tu m'aimes comme un jeune homme dont la conduite présente ne tire point à conséquence sur sa destinée future et dont le but est de passer le temps le moins désagréablement possible. Et j'ai pu me croire aimée de toi comme la compagne de ta vie? Eh bien! me trouves-tu assez ridicule?

Tu me diras peut-être que je me fâche; non, je t'assure, je n'ai même pas ce bonheur; j'ai une expérience si triste du coeur humain que si je m'étonne des malheurs qui m'arrivent, c'est de ne les avoir pas prévus, mais ils ne m'irritent plus. Je sais trop que je serai malheureuse, et je me résigne à mon sort."

Cette lettre est extrêmement touchante. On y découvre une jeune femme profondément éprise d'un homme qui se détache d'elle peu à peu, qui observe l'évolution de cet éloignement, qui ne veut pas perdre la tête et tente une chance désespérée. Les questions qu'elle lui pose sont précises; elle veut savoir comment il entend disposer d'elle. Elle est prête à tout pour le suivre, à condition d'avoir au préalable la certitude qu'elle n'a pas été pour lui qu'un divertissement dont le sel commence déjà de s'affadir. La réponse attendue, elle ne tardera pas à la connaître.

Pendant ce temps, la famille Beyle est humiliée de l'existence misérable d'Henri à Marseille. Elle se décide de nouveau de solliciter le cousin parisien bien en cour, Pierre Daru, qui l'a déjà fait nommer sous-lieutenant à l'armée

d'Italie. Beyle quitte Marseille et la patache le dépose à Paris le 10 juillet 1806. Il revoit Mélanie, qui a refusé son engagement à Naples — ou n'était-ce qu'un prétexte pour éprouver la fidélité de son amant? — mais il commence à en être lassé. Il sera donc heureux, fin d'octobre, de rejoindre, sans titre officiel, son cousin Martial Daru, auprès de l'armée en Allemagne. Il sera bientôt adjoint provisoire aux commissaires des guerres. Stendhal a 24 ans, sa jeunesse est terminée. Et la douce Mélanie, abandonnée, qui rêvait d'un bonheur bourgeois et douillet, fera

la connaissance d'un Russe, M. de Baskov, qui l'épousera. Ainsi disparaît à jamais de l'histoire littéraire cette charmante créature dont Stendhal n'oubliera jamais le tendre et simple amour. Lui, il ira de l'avant, sur les routes du monde, sur les routes de la gloire. Il valait peut-être qu'une brève pensée fût accordée à la petite comédienne qui lui apprit la noblesse d'un sentiment sincère. Mais Stendhal était de ces oiseaux qui ne s'apprivoisent, qui poursuivent vainement, au cours d'une existence tumultueuse, la quête d'un bonheur inaccessible.

# PROPOS UNIVERSITAIRES

*Jean-Marie Morin*

Durant les quelque trente jours écoulés, des événements de toutes sortes ont fait que la question universitaire a occupé l'actualité plus souvent qu'à son tour. L'Université de Montréal en partage le mérite avec Laval, McGill et Ottawa.

Le 15 juin, dans toutes les églises de la province ecclésiastique de Montréal, a été lue la lettre collective des évêques faisant appel à la générosité du clergé séculier et régulier, des communautés religieuses et des fidèles en faveur de la campagne de souscription à l'Université de Montréal. Cette lettre pastorale mettait définitivement fin aux rumeurs diverses à l'effet que la campagne était compromise et même n'aurait pas lieu. Le trop long silence qui a suivi la première annonce de la souscription justifiait de penser que l'amorce avait fait long feu. Aujourd'hui, nous sommes assurés qu'il n'en est pas ainsi et que les difficultés rencontrées par les promoteurs de la campagne ont été heureusement vaincues.

Après les sympathies spontanées et tangibles provoquées par l'appel de Son Excellence Mgr le Chancelier, le 21 avril, il aurait été regrettable que pour des chinoiseries quelconques le projet ne se matérialisât pas. D'autant plus regrettable que McGill a déjà commencé des travaux considérables, que la campagne en faveur de l'Université d'Ottawa bat son plein et que Laval vient d'annoncer un plan quinquennal de \$ 10,000,000 pour la construction d'une cité universitaire. Montréal, qui occupe un poste stratégique, aurait ainsi renoncé à tenir son rang dans la course au progrès. Le cauchemar est dissipé . . . n'en parlons plus.

Dans leur lettre pastorale, Nos Seigneurs les évêques ont exposé en

toute franchise la situation de l'Université. Ils ont rappelé une chose que les contempteurs de l'institution laissent dans l'ombre : sa jeunesse. Les lacunes incontestables qu'on y constate sont bien légères en regard des immenses progrès accomplis en un quart de siècle. La voix de l'autorité ecclésiastique apaisera l'inquiétude qu'ont fait naître critiques de pessimistes, critiques de mécontents.

La lettre établit aussi clairement les besoins de l'Université. Ceux qui en ont entendu la lecture ne peuvent douter qu'ils soient fondés et que l'avenir de la maison et de la jeunesse qui va s'y abreuver dépend de la façon dont on y répondra. Les éminents signataires de la lettre placent la question sur un plan qui élimine toute discussion.

Leur appel est pressant et s'adresse à tous sans exception, collectivités et particuliers, riches et pauvres. Ils sollicitent spécialement la contribution des conseils municipaux. Comme la ville de Montréal est hors de cause, puisqu'elle a promis dès le début de verser l'importante somme de \$ 2,000,000, ce sont donc les autres municipalités de la région qui sont invitées à se montrer généreuses.

Les limites territoriales d'une université ne s'identifient pas à celles de la ville qui l'abrite. Son influence n'a pas de frontières et les bénéficiaires de son enseignement lui viennent nombreux de toutes les localités qui gravitent autour d'elle. Il n'est que juste, par conséquent, qu'elles participent à porter son fardeau comme elles profitent de ses bienfaits. Il ne faudrait pas que ces localités adoptent l'attitude de certains de leurs concitoyens pour qui Montréal est un fructueux champ d'entreprises que l'on oublie une fois les

affaires terminées et retourné dans son patelin et à l'abri des bruits de la grande ville industrielle et commerciale.

## Deux centenaires

La grande famille universitaire célèbre, cette année, le centenaire de l'arrivée au Canada de deux communautés enseignantes : les Clercs de Saint-Viateur et les Religieux de Sainte-Croix. Toutes deux, après des débuts humbles mais entourés de la sollicitude du vénéré Mgr Bourget, ont fleuri en d'innombrables oeuvres d'éducation. On ne saurait faire l'histoire de l'enseignement au Canada français sans mentionner la part importante prise par les Clercs de Saint-Viateur et les Religieux de Sainte-Croix. Nombreux sont nos prêtres, nos professionnels, nos universitaires, qui ont reçu leur formation primaire ou secondaire chez eux. Leurs collègues, affiliés à l'Université de Montréal, fournissent chaque année à cette dernière un fort et brillant contingent d'étudiants.

L'Université a voulu exprimer sa reconnaissance envers ces deux groupes de dévoués collaborateurs. A l'occasion de sa collation solennelle des grades, le 30 mai, elle a décerné un doctorat honorifique en lettres au T. R.P. Albert Cousineau, C.S.C., supérieur général de la congrégation de Sainte-Croix, et un doctorat d'honneur de l'Université au T.R.P. Louis-Philippe Fafard, C.S.V., supérieur provincial de la province de Montréal des Clercs de Saint-Viateur.

Le recteur a profité de la circonstance pour louer l'oeuvre de nos collègues classiques. En remettant son doctorat au T.R.P. Fafard, Mgr Olivier Maurault a déclaré : "Une trentaine de maisons d'enseignement secondaire forment actuellement notre Faculté des Arts. Des plus anciennes aux plus récentes, toutes ont fait, depuis dix

ans, depuis vingt ans, des progrès insoupçonnés. Joliette, et aussi Rigaud, comptent parmi les plus avancées. Evolution des programmes vers plus de sciences, renouvellement des laboratoires, enrichissement des bibliothèques, éducation esthétique par la musique, l'art dramatique, le dessin, la belle architecture, orientation vers l'action catholique et les mouvements spécialisés : nous devons tout cela à des hommes de la trempe du Père Fafard."

## Notre baccalauréat

A la réunion annuelle de l'Association des universités canadiennes, tenue en l'Université McGill, les 22, 23 et 24 mai, un des délégués de l'Université de Montréal, M. Léon Lortie, professeur à la faculté des sciences, devant un auditoire en grande majorité de langue anglaise, a lui aussi loué notre cours classique et démontré que notre baccalauréat ne le cède en rien aux diplômes équivalents des universités anglo-saxonnes.

"Le cours classique traditionnel, si souvent décrié, a dit M. Lortie, pour répondre aux besoins de l'heure, a, au cours de ces dernières années, donné plus d'importance aux sciences naturelles et aux mathématiques, sans rien perdre pour cela de sa valeur en langues et en philosophie.

"Le cours classique, a ajouté M. Lortie, n'a pas reçu la considération qu'il méritait des éducateurs de langue anglaise . . . Notre baccalauréat est comparable absolument à n'importe quel baccalauréat spécialisé des universités anglo-canadiennes. Il n'y a aucune raison pour qu'on lève le nez dessus en certains milieux. Au point de vue sciences, notre baccalauréat, section B, est de beaucoup supérieur à ce qu'on appelle en anglais le "senior matriculation" ; et notre baccalauréat, section B, est lui aussi beaucoup su-

périeur au "junior matriculation". Ces baccalauréats ont de plus l'avantage, sur les diplômes équivalents des Anglo-saxons, de donner une solide formation littéraire et scientifique."

### **Les Humanités**

A ces deux témoignages autorisés, sur la valeur de l'enseignement classique, mais que des esprits malveillants pourraient qualifier d'intéressés, il convient d'ajouter celui d'un savant universitaire anglo-saxon, aujourd'hui vice-président du Conseil national des recherches, M. David Arnold Keys, à qui l'Université McGill a décerné, lors de sa collation des grades, le 28 mai, un doctorat ès sciences "honoris causa".

Dans son allocution de circonstance, ce scientifique a prononcé un vibrant plaidoyer en faveur des humanités gréco-latines, base de notre cours classique. "Un esprit classique, dit-il, se rend parfaitement compte que les problèmes sociaux du temps de paix et les difficultés, fruits des guerres, que les anciens Grecs ont eu à faire face, sont les mêmes que celles qu'on est appelé à résoudre de nos jours. Un esprit classique, par ses connaissances du passé possède des vues sur la nature humaine qui l'aide à résoudre les problèmes de l'heure. Je ne puis m'empêcher, aujourd'hui, de parler en faveur de l'enseignement classique, de ce que certains appellent les "langues mortes" et trouvent inutiles, en dépit du fait que ces langues sont à la base de notre langage et du langage scientifique. Il montre ensuite l'importance des humanités pour toutes les disciplines, scientifiques ou autres.

Cette opinion de M. Keys rejoint celle exprimée par la revue "Endeavour", publication britannique trimestrielle "destinée à tenir registre du progrès des sciences au service du genre humain".

"Ce n'est pas simple coïncidence,

était-il dit, que les grands noms de l'âge d'or de la science, cette époque qui commence avec Newton et se termine avec la découverte de la radioactivité, soient ceux d'hommes ayant une vaste culture, capables non seulement de discerner la vérité de l'erreur et d'ordonner les faits dans les lois naturelles générales, mais aussi d'apprécier les arts et les humanités. Un retour à la formation libérale et à la culture de ces jours passés serait un avantage pour les savants modernes et une aide dans leurs travaux."

Les Américains ont commencé ce retour. Dans les grandes universités, comme Columbia, Harvard, Yale, Washington, on revendique maintenant le droit aux humanités et à la culture. On s'est aperçu, après avoir prôné pendant plus de soixante ans la spécialisation hâtive, que les véritables chefs manquaient et que l'enseignement jusque-là n'avait réussi à donner que d'excellents seconds.

### **Deuil**

Au moment de terminer cette chronique, nous apprenons la mort, à Paris, du Dr Antonio Barbeau, titulaire de la chaire de neurologie à la faculté de médecine et un des plus brillants neuro-psychiatres du Canada. Informé de la triste nouvelle, le Dr Wilder Penfield, directeur de l'Institut neurologique de Montréal, a déclaré: "Sa disparition est une grosse perte pour la neurologie au Canada".

Le Dr Barbeau, excellent écrivain et parfait humaniste, était dans sa spécialité un savant dont la renommée avait dépassé les frontières du Canada. Sa mort prématurée a privé la science médicale canadienne-française, d'un homme sur qui elle comptait le plus pour prendre place parmi les grandes médecines du monde. Elle affecte profondément tous ceux qui l'ont connu, comme amis, comme confrères ou comme patients.



# NOTES DE LECTURE

Camille VETTARD

## DU CÔTÉ DE CHEZ...

(Éditions de la Tête noire)

Valéry n'a pas que des amis; Camille Vettard ne l'aime pas du tout, il le descend avec une verve endiablée. Il s'irrite de voir que les zéloteurs le représentent, "non seulement comme un styliste, mais comme un philosophe malgré lui, un savant, un homme universel, une sorte de demi-dieu, également maître du Verbe, de la Pensée, et, voire, de l'Action". Il est vrai que certains valéryens, qui dissimulent sous l'ardeur fervente de leur culte leur propre impuissance à créer et qui utilisent à leur escent les moindres apophtegmes de leur idole, desservent lamentablement leur maître.

Il n'empêche que Vettard va un peu fort et que la passion aveugle l'emporte bien au delà de son sujet. Reprocher à Valéry de n'être point un savant ne signifie absolument rien; il a éprouvé un goût évident pour les sciences exactes, mais il n'a jamais prétendu y exceller. Il y a toutefois trouvé une méthode qui lui a été fort précieuse dans l'élaboration de son oeuvre littéraire.

Mais j'ai tort de laisser entendre que Vettard, un homme d'humeur sans doute, se borne à Valéry. Il discute aussi volontiers de Péguy et de Proust, de Gide et de Barrès, de Benda et de Nietzsche et même de Sartre. Ses propos ne sont jamais indifférents, mais ils sont trop partiaux pour entraîner l'adhésion. On y sent trop de hargne, trop de rancunes mal retenues. Par son ton agressif, Vettard demeure toujours amusant. Il n'est pas homme à prendre des vessies pour des lanternes; même lorsqu'il s'agit de lanternes, on finit par se demander s'il s'en rend bien compte...

R. D.

★

COLETTE

## TROIS... SIX... NEUF...

(Éditions Corrêa)

Je termine la lecture d'un tout petit volume de Colette, **Trois... Six... Neuf...**

De quoi s'agit-il? Colette, provinciale toujours près de la terre et de ses bêtes, raconte avec une familiarité charmante quels ont été ses divers logis parisiens. Sur chacun des appartements qu'elle a habités au cours d'une existence passablement ballottée, elle a des notations justes et touchantes. Un logement n'est pas le réduit qu'on suppose; il possède une âme qu'il s'agit de découvrir. Et Colette n'a aucun mal à retrouver la couleur particulière de chacun, à lui redonner son atmosphère propre.

Ce sont ses joies, ses espoirs, ses déceptions qu'elle égrène au cours de ce petit ouvrage sans prétention, écrit, comme dirait la sémillante marquise, "la bride sur le cou". Tout un passé se lève à l'évocation de ces différents quartiers où Colette a transporté son ardeur à vivre, son aptitude à convertir un appartement en un domaine jalousement gardé où elle se sent vraiment la maîtresse de céans. Quelques ombres passent à travers ces pages: Eve Lavallière dont elle trace un portrait fugace et un peu irréel, Marguerite Moreno, Gaby Morlay et ce fameux Alexandre Stavisky, qui devait finir tragiquement dans une auberge de Suisse. Tout cela est dit avec légèreté, sans rien d'appuyé ni de lourd. De la grâce, quoi!

Les écrivains comprendront bien Colette quand elle écrit: "Ce que l'amour préfère, le chaste travail le réclame. Il choisit, lui aussi, de verrouiller la porte, d'allumer en plein midi la lampe, de déployer les rideaux et de faire silence. Nous ne sommes pas jolis, quand nous écrivons. L'un pince la bouche, l'autre se tette la langue, hausse une épaule; combien se mordent l'intérieur de la joue, bourdonnent comme une messe, frottent du talon l'os de leur tibia? Nous ne sommes pas — pas tous — élégants: la vieille robe de chambre a nos préférences, et la couverture de genoux, brodée à jour par les braises de cigarettes..." Élegant bavardage qui se poursuit au cours de pages trop brèves à notre gré.

R. D.

## A LA RENCONTRE DE DANIEL-ROPS

(La sixaine)

Les gens de ma génération ont contracté une dette de reconnaissance à l'égard de Daniel-Rops. Au moment où nous avons commencé de penser — quelle présomption ! —, cet écrivain avait à peu près l'âge que nous avons actuellement. A toutes nos interrogations, il répondait avec mesure et horizon, il plaçait les problèmes dans leur véritable éclairage. Ses essais ont beaucoup compté dans la formation des hommes qui ont aujourd'hui trente ans; ceux-ci lui en savent un gré infini.

J'ai donc lu avec avidité le petit bouquin de Marcel Lobet intitulé **A la rencontre de Daniel-Rops**. Je l'avouerai tout net : je lui reproche de m'avoir laissé sur ma faim. On n'épuise pas un tel sujet par quelques pages cursives, d'une grande sympathie assurément, mais tout à fait insuffisantes pour rendre justice entière à l'oeuvre considérable de Daniel-Rops. C'est un guide commode, peut-être bien, mais qui n'apprend absolument rien à ceux qui ont suivi l'ascension intellectuelle de l'auteur d'un roman inoubliable, **Mort, où est ta victoire ?** et de ses récents ouvrages d'érudition biblique, **Le peuple de la Bible et Jésus en son temps**.

Pour ma part, j'aurais souhaité une analyse déliée et solidement documentée sur l'orientation d'une pensée foncièrement originale, même si elle se défend de se séparer de l'orthodoxie doctrinale. Cela viendra sûrement et, à la réflexion, il est peut-être encore trop tôt pour rédiger cette appréciation critique d'une oeuvre à la fois unique et diverse, d'une oeuvre qui n'en est pas rendue, Dieu merci, à son point d'achèvement, même si, en ces dernières années, elle s'est considérablement élargie et laisse prévoir une ampleur admirable. Que ce petit essai, si déficient qu'il m'apparaisse, contribue à faire connaître davantage un esprit arrivé à la pleine maturité de son beau talent et duquel nous attendons encore des oeuvres représentatives des recherches et des inquiétudes de notre époque.

R. D.

★

## L'EXISTENTIALISME

(Librairie P. Téqui)

Les difficultés du temps présent ont empêché **la Revue de philosophie** de revenir à

sa périodicité d'autrefois. Néanmoins, pour marquer son existence — sans calembour —, elle publie un imposant cahier consacré à la question toujours actuelle de l'existentialisme, que les théologiens sont en train d'étudier à Rome, à la demande du Souverain Pontife, désireux de préciser à cet égard les positions catholiques. Différentes études très poussées décortiquent le système et nous permettent d'en prendre une connaissance beaucoup moins sommaire. La lecture achevée, on n'a aucun mal à comprendre, comme l'écrit le professeur Marcel de Corte, que "l'homme moderne désincarné se retrouve et se justifie à ses propres yeux dans pareille doctrine". De ces divers articles, on retiendra plus particulièrement "l'athéisme de J.-P. Sartre", de D. Dubarle et "l'existentialisme de Gabriel Marcel", de G. Thibon. Le profane sera heureux de constater que tous les collaborateurs de ce volume ont retenu la règle de Bergson : "Il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde et si subtile soit-elle qui ne puisse et ne doive s'exprimer dans la langue de tout le monde". Cela repose d'un certain jargon prétentieux qui dissimule souvent le vide des idées...

R. D.

★

Georges MONGREDIEN

## MADELEINE DE SCUDÉRY ET SON SALON

(Éditions Tallandier)

Sans doute n'avez-vous pas lu **Artamène ou le Grand Cyrus**, mais vous connaissez sûrement Madeleine de Scudéry. Au dix-septième siècle, vous vous fussiez pâmés pour cet interminable roman de l'amour galant et platonique. Aujourd'hui, après Henry Miller et Jean-Paul Sartre, vous n'avez plus guère d'illusions... Georges Mongrédien, qui se spécialise dans les sujets de petite histoire et y apporte toujours un sûr instinct d'historien, fait revivre le salon de Madeleine de Scudéry, qui n'était point jolie, mais qui fut une vieille fille charmante et recherchée.

Ce qui nous retient surtout dans cet ouvrage, c'est que l'auteur s'applique à reconstituer toute une époque de l'histoire littéraire. Il le fait sans vain étalage d'érudition, mais il nous plonge dans ce milieu comme s'il nous était contemporain. Nous avons nettement l'impression d'avoir assisté nous aussi aux réunions de la marquise de Rambouillet ou de Madeleine de Scudéry, dans sa demeure du Marais. C'est là un grand mé-

rite de nous intéresser à une période depuis si longtemps révolue. Mais tout ce qui touche, de près ou de loin, à la littérature française, ne doit-il pas nous être familier ? Ce qui fait que nous prenons à l'ouvrage de Mongrédien, écrit dans une langue de bonne compagnie, un plaisir extrême.

R. D.

★

Alfred FABRE-LUCE

## JOURNAL DE LA FRANCE

(Constant Bourquin et Beauchemin)

Dans la France de la libération—libération n'est nullement synonyme de liberté—, le nom d'Alfred Fabre-Luce est rigoureusement interdit. Comme sa personne. Si d'aventure on le mentionne pudiquement, c'est pour décréter de façon péremptoire et méprisante qu'il s'agit d'un traître; tout le monde ne peut avoir les longs états de service d'Aragon dans la résistance... Les plus modérés se contentent de hausser les épaules, en ajoutant que ce n'est pas un écrivain sérieux, qu'il n'y a pas lieu de tenir compte de ce qu'il pense et de ce qu'il écrit. Je consens sans peine qu'il y ait dans l'esprit de Fabre-Luce une certaine légèreté, une part de gratuité bien française et en aucun point déplaisante. Il sait que le monde n'est pas né d'hier et que s'il fallait se frapper de tout ce qui arrive, il n'y aurait plus d'existence possible.

J'ai lu avec intérêt **Double prison** et **Au nom des silencieux**. J'ai donc entrepris allègrement la lecture des deux forts bouquins, superbement édités, qu'il publie sous le titre de **Journal de la France**. Encore un livre de guerre? Ce n'est pas tout à fait exact; c'est plutôt un livre de raison où il est forcément question de guerre et de politique, mais où l'auteur retrace l'évolution des esprits sous la pression des événements, où il marque presque au jour le jour la réaction de l'écrivain et de l'ouvrier, de la femme du monde et du capitaliste.

Le plus attachant dans cet ouvrage qui restera, ce sont les portraits si justes que brosse l'auteur des personnages en vedette. Il y a ainsi quelques pages éblouissantes sur le rôle de Giraudoux à l'Information. Et ces quelques lignes sur Alexis Léger, poète hermétique qui dirigeait les bureaux de la politique étrangère: **Au Quai d'Orsay, règne depuis dix ans un créole nonchalant qui étend sur beaucoup d'esprits un curieux empire de rêve. C'est Alexis Léger.**

**Dans un visage pauvre ses yeux noirs s'ouvrent étrangement comme une double fleur des Tropiques. Sa voix monotone engendre l'hypnose. On s'endort en l'écoutant et l'on se réveille dans un univers poétique où des pactes font rimer les nations. Autour de lui, un petit groupe de sédentaires essaie de faire entrer dans ce cadre fictif des pays où il a négligé de voyager. Depuis dix ans, aucun échec n'a pu l'arrêter... Il y a aussi cet admirable et cruel portrait d'une Egérie du régime, où l'on reconnaît sans peine, sous le nom de Clorinde, la comtesse de Portes, qui n'est pas insensible à l'orgueil d'affaiblir l'Etat dans ses bras. On n'en finirait pas d'énumérer les formules heureuses qui abondent dans cet ouvrage. Mais voilà qui est plus sérieux sur l'axe Paris-Londres de ces années: **Après un demi-siècle d'exhortations maurrassiennes, les grenouilles prennent un roi—mais c'est un roi d'Angleterre.** Ce qui donne à réfléchir...**

Un ouvrage touffu, dense, voire trop luxuriant et où l'on risque parfois de s'égarer. On le souhaiterait allégé de certains développements où s'exerce avec une trop visible complaisance la virtuosité étonnante de l'artiste, qui est un écrivain de belle race, un styliste de premier plan. Mais allez donc vous plaindre de ce que la mariée soit trop belle...

R. D.

★

Claude MAURIAC

## LA TRAHISON D'UN CLERC

(Editions de la Table Ronde).

Les champions d'une littérature vivante, sensible au frémissement de la vie, capable de s'émouvoir à la détresse des sentiments comme à la beauté des formes, s'élèvent périodiquement contre le rationalisme desséchant de Julien Benda. Cet écrivain, intellectualiste jusqu'à la moëlle, veut tout ramener à des schèmes logiques, à une dialectique qui emprunte ses règles à la froide raison. C'est une atmosphère raréfiée où les véritables artistes ne peuvent respirer à leur aise. Benda provoque au reste les répliques par le ton agressif qu'il prend toujours pour mener son combat. Il porte volontiers la lutte sur un terrain qu'il devrait s'interdire, puisqu'il se refuse à lui-même les lumières qui lui permettraient de saisir les vérités qu'il s'obstine à ne pas comprendre.

Dans sa **France byzantine**, il s'en prend aux écrivains les plus marquants de notre époque, à ceux qui, même s'il est permis de ne pas les accepter en bloc, représentent néanmoins des recherches, voire des découvertes et des réussites qui dépassent de beaucoup la moyenne. Dans son effort un peu essoufflé pour définir une psychologie originelle du littérateur, il s'attaque avec une verve juvénile — et il est octogénaire — à Mallarmé, à Gide, à Valéry, à Alain, à Giraudoux, à Suarès et aux surréalistes. L'importance du gibier ne le retient guère dans les scrupules! Il n'a pas à s'étonner qu'il se trouve des jeunes gens enthousiastes prêts à relever le gant et à s'empresse à la défense de leurs grands aînés.

C'est le cas de Claude Mauriac qui, reprenant à dessein un titre de Benda, publie **la Trahison d'un clerc**. C'est un petit ouvrage écrit très rapidement et sans un appareil documentaire très compliqué. C'est tout aussi bien ainsi. Mauriac reprend les principales affirmations de Benda, notamment au sujet de Valéry, de Gide et d'Alain, et il n'a aucun mal à démontrer ce que cette pensée a de partiel et d'incomplet. **La caractéristique de l'esprit de M. Benda, écrit-il, est la rigidité, ce par quoi il s'oppose à Proust, Valéry, Gide et Alain, dont la pensée se signale par une inquiétude qui ne va jamais sans une sorte d'allégresse féconde — et c'est peut-être là que réside la principale raison de l'antipathie qu'il leur voue. Jamais nous n'entendrons de lui un de ces aveux d'impuissance qui sont la gloire de l'homme.** C'est à mon sens la remarque décisive et qui dispose du cas Benda. Tout le reste n'est qu'une confirmation allègrement menée d'une position intellectuelle beaucoup plus souple, beaucoup plus nuancée que celle du vieillard impénitent et antibergsonien pour qui le syllogisme rend compte de toute la réalité insaisissable et mouvante. On souhaiterait toutefois que Mauriac fils fût moins insouciant de la forme et qu'il ne donnât pas

l'impression d'écrire un peu par-dessus la jambe.

R.D.

★

Jacques NELS  
**POUSSIÈRE DU TEMPS**

(Editions du Bateau ivre).

D'aucuns s'insurgent quand quelqu'un ose prétendre que le roman français traverse une crise. Il n'est pourtant que de se tenir au courant de la production récente pour s'édifier à cet égard. On peut apporter toutes les explications historiques et psychologiques que l'on voudra, mais l'on ne changera rien à cette évidence, qui ne préjuge en rien d'un avenir même prochain. C'est pourquoi j'ai été heureusement surpris, après avoir lu **Poussière du temps**, de constater qu'il existait encore des virtualités encourageantes.

C'est un roman sans prétention, d'une construction très simple, quoiqu'assez neuve. Villiers-Bernard vit de la Bourse. Nous faisons sa connaissance au moment de la fermeture, où le krach vient de le ruiner entièrement. Il grimpe dans l'autobus et tout le long du parcours, il refait sa vie. C'est l'été, à la période des vacances. Il est seul à Paris, la famille est à la campagne. Finalement, il rentre chez lui et poursuit, à travers les pièces vides, sa méditation. Et sans que rien nous y prépare, nous le voyons tomber dans l'espace, en bas de la fenêtre qui lui découvrait la ville. Cela s'est accompli avec la majesté d'un rite, sans une phrase, sans un cri. Tout le roman se déroule en quelques heures, pas davantage, et néanmoins Villiers-Bernard vit intensément devant nous. Voilà une réussite parfaite dans son ordre, obtenue avec des moyens qui ne recourent pas à l'extraordinaire et au sensationnel.

**Poussière du temps** ne marque pas une date de l'histoire littéraire, mais laisse présager un talent solide dont nous avons hâte de connaître les directions.

R.D.

# TABLE DES MATIÈRES

## VOLUME XIII

### SEPTEMBRE 1946

EN DEUX MOTS ET PLUS .....	2
ÉVOLUTION DE NOTRE HISTORIO- GRAPHIE	
Gustave Lanctôt .....	3
L'ASSURANCE-VIE ET LE PROFES- SIONNEL	
Lucien Ladouceur .....	7
PROPOS SUR L'ENSEIGNEMENT SU- PÉRIEUR	
Jean-Pierre Houle .....	10
L'INQUISITION RENAÎT	
André Thierry .....	12
LE COURRIER DES LETTRES	
Roger Duhamel .....	14
VIENT DE PARAÎTRE	
J. P. H. ....	23
ÉCHOS ET NOUVELLES .....	28

### OCTOBRE 1946

EN DEUX MOTS ET PLUS .....	2
AUTRES TEMPS, AUTRES ÉCRIVAINS	
Rex Desmarchais .....	3
NOS INTERVIEWS : UN DIPLÔMÉ AU THÉÂTRE	
André Thierry .....	10
LE CHIEN DU TAMBOUR-MAJOR	
(conte)	
Paul M. Cru .....	13
LE COURRIER DES LETTRES	
Roger Duhamel .....	23
REVUES ET JOURNAUX	
Jean-Pierre Houle .....	31
ÉCHOS ET NOUVELLES .....	34
MEMO .....	36

### NOVEMBRE 1946

QUELQUES VUES SUR LA RECHER- CHE SCIENTIFIQUE AU CANADA	
--	--

Louis Bourgoïn .....	2
ITINÉRAIRES SCIENTIFIQUES	
Léon Lortie .....	8
HORIZONS TCHÉCOSLOVAQUES	
Maurice Letulle .....	13
LE COURRIER DES LETTRES	
Roger Duhamel .....	16
"TEMOIN DE LA LUMIÈRE"	
Rodolphe Laplante .....	23
ÉCHOS ET NOUVELLES .....	27

### DÉCEMBRE 1946

EN DEUX MOTS ET PLUS .....	2
HOMMAGE DE L'A.G.D.U.M. À L'UNI- VERSITÉ DE CAEN .....	3
UNE CONSCIENCE D'ÉCRIVAIN	
Rex Desmarchais .....	9
DON DE LA VISION ET SENS MUSI- CAL CHEZ VICTOR HUGO	
Paul M. Cru .....	15
LE COURRIER DES LETTRES	
Roger Duhamel .....	20

### JANVIER 1947

PHÈDRE A-T-ELLE TUÉ RACINE ?	
Roger Duhamel .....	2
ITINÉRAIRES SCIENTIFIQUES, II	
Léon Lortie .....	6
COMMENT JE VOIS PAUL VALÉRY	
Rex Desmarchais .....	11
LITTÉRATURE AMÉRICAINE	
Jacques Mathieu .....	20
LE COURRIER DES LETTRES	
Roger Duhamel .....	22
ÉCHOS ET NOUVELLES .....	27

## FÉVRIER 1947

LA VIE PRIVÉE EN ATTIQUE : LES REPAS, L'HABITATION	
Claude Dubois .....	2
LA PENSÉE DE GUY DE BRUÈS	
Thomas Greenwood .....	7
LE MÉTIS CANADIEN	
Benoît Brouillette .....	10
IMAGES DE PÉGUY	
Rober Duhamel .....	13
COMMENT JE VOIS PAUL VALÉRY	

(suite)

Rex Desmarchais .....	19
GEORGES PELLETIER	
Roger Duhamel .....	23
ECHOS ET NOUVELLES .....	25
LA TECHNIQUE ET L'HOMME	
Rév. Père Mailloux .....	28

## MARS 1947

EN DEUX MOTS ET PLUS .....	3
PROPOS UNIVERSITAIRES	
Jean-Marie Morin .....	4
IMAGES DE CHÂTEAUBRIAND	
Jean-Pierre Houle .....	10
ÉCLIPSE DU ROMAN ?	
Roger Duhamel .....	15
NOTRE LITTÉRATURE ATTEND SON HISTORIEN	
Rex Desmarchais .....	20
LITTÉRATURE AUTONOME	
Robert Charbonneau .....	25
D'UNE REVUE À L'AUTRE	
J.-P. Houle .....	26
DOCUMENTS .....	27

## AVRIL 1947

EN DEUX MOTS ET PLUS .....	3
PÈLERINAGE, 1923	
Ringuet .....	4
LE PROBLÈME CONSTITUTIONNEL DU CANADA	
Dollard Dansereau .....	8
QUAND LOUIS XIV N'EST PLUS ROI	
Pierre-Paul Langis .....	11

CORNEILLE, CHANTRE DE LA GLOIRE	
Roger Duhamel .....	14
PROPOS UNIVERSITAIRES	
Jean-Marie Morin .....	17
DOCUMENTS .....	24
INSTITUT D'OPTIQUE — UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL	
Paul Lippens .....	25
NOTES DE LECTURE	
Roger Duhamel - Pierre Camu, jr, ..	29

## MAI 1947

CARTE ACTUELLE DE LA POÉSIE D'EXPRESSION FRANÇAISE	
Louis-Marcel Raymond .....	3
LA REVISION DE LA CONSTITUTION DE 1867	
Dollard Dansereau .....	11
LES POISONS DE "LA NOUVELLE HELOÏSE"	
Roger Duhamel .....	14
LE PEUPLE ET LES ARTS	
Robert Charbonneau .....	20
PROPOS UNIVERSITAIRES	
Jean-Marie Morin .....	21
D'UNE REVUE À L'AUTRE	
Jean-Pierre Houle .....	25
NOTES DE LECTURE	
Roger Duhamel et J.-P. Houle .....	26
LETTRES À LA REVUE .....	28

## JUIN 1947

EN DEUX MOTS ET PLUS .....	3
LA RECONSTRUCTION ÉCONOMI- QUE MONDIALE	
Robert Mossé .....	4
CARTE ACTUELLE DE LA POÉSIE D'EXPRESSION FRANÇAISE (suite)	
Louis-Marcel Raymond .....	8
LE PREMIER AMOUR DE STENDAHL	
Roger Duhamel .....	11
PROPOS UNIVERSITAIRES	
Jean-Marie Morin .....	20
NOTES DE LECTURE	
Roger Duhamel .....	23
TABLE DES MATIÈRES .....	27

## DORURE ARGENTURE

Pour la réparation  
de vos argenteries  
consultez une maison  
responsable.

32 années  
d'expérience.

Plaqueur durant 20  
ans pour la maison  
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775  
987, St-Laurent,  
Montréal



## J. Henri Achim

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe est une  
étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authen-  
tique est moins chère.

AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité **JOUBERT**  
l'emporte haut la main.



### Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos  
derniers devoirs envers ceux qui partent.  
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

### GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

La présente livraison termine le Tome XIII de  
L'Action Universitaire.

Conformément au désir exprimé par les diplômés,  
L'Action Universitaire devient une revue tri-  
mestrielle, plus variée, plus volumineuse.

La prochaine livraison se fera le 1er octobre : un  
numéro spécial consacré aux Lettres, aux Arts  
et aux Sciences au Canada français.

Nous remercions nos annonceurs, nos collabora-  
teurs et nos abonnés. A tous nous souhaitons  
de bonnes vacances.



## INESTIMABLE PATRIMOINE

•

La nation canadienne a de profondes racines dans les plus anciennes civilisations, mais les rameaux produits par cet arbre puissant respirent aujourd'hui l'air libre d'un Monde Nouveau. De ses sources diverses, riches en expérience et en énergie, a surgi un peuple vigoureux, dont les incomparables ressources excitent l'envie et l'admiration universelles. A cette progression sans égale nous pouvons tous collaborer, en sachant apprécier la valeur et la portée de ce noble et multiforme patrimoine.

*Molson's*

---

---

---